

Rire de la scène

Jean Larose

Number 50, 1989

Le théâtre dans la cité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26564ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Larose, J. (1989). Rire de la scène. *Jeu*, (50), 39–42.

questions restées sans réponse

Quel nouveau type de rencontre les médiations technologiques entraînent-elles?

Croyez-vous qu'en général, le public de théâtre manifeste suffisamment ses humeurs?

Le théâtre est-il un art essentiellement populaire?

L'État souhaite-t-il vraiment aller à la rencontre de la culture?

Quelle serait la rencontre théâtrale idéale?

Lorsqu'on écrit pour la scène, l'attente d'un public oriente-t-elle l'écriture?

De quel fauteuil préférez-vous le théâtre? Celui du lecteur ou celui du spectateur?

Les débats sociaux actuels ont-ils leur place sur scène? ou: Faut-il laver son linge sale en public?

Est-ce que la rencontre sociale prend parfois le pas sur la rencontre théâtrale?

Comment définir le contact qui existe entre une culture et son théâtre?

Comment dans l'oeuvre de Brecht peut-on concilier les termes «rencontre» et «distanciation»?

Comment s'opère la rencontre entre le texte et la matière?

rire de la scène

À quel type de rencontre le théâtre convie-t-il?

Professeur au département d'études françaises de l'Université de Montréal, Jean Larose a publié *le Mythe de Nelligan* (Éditions Quinze, 1981) et *la Petite Noircœur* (Boréal, 1987).

Quand le film *Ran* parut sur nos écrans, les spectateurs alléchés par l'espoir d'«un bon divertissement» dans le genre *Ben Hur* à samouraï, vinrent nombreux. Obscurément, mais sans délai, ils comprirent qu'on les avait attirés sous de fausses représentations. Des trois heures que dure le «King Lear» de Kurosawa, les scènes «à grand déploiement» n'occupent en effet qu'une partie. Le soir où j'ai vu le film, je n'ai pas pu ne pas entendre un voisin ronflant sur l'épaule de sa femme, d'autres grommelant contre la perte de leur samedi soir, et sentir dans toute la salle, comme à travers un grand corps ballonné d'ennui, un trépignant borborygme.

On se trouvait équipé du *Dolby stereo surround sound system* (avatar terminal du «cruel» idéal participatif d'Antonin Artaud), et à la première bataille des frères ligués contre leur père, un torrent de sons guerriers précipita dans la bataille les spectateurs tout endormis. C'était la terrible charge des cavaleries, une fureur — pourtant à la manière de Piero della Francesca, confiée d'avance à la tendresse du Poète et apaisée depuis l'éternité —, mais n'empêche que, de se réveiller, comme ça, dans le fracas des armes, pour un instant on fut bien impressionné. Cependant la violence trop

rouge, trop héroïque, trop antique de cette bataille, avec son code inflexible du mourir dans l'honneur, ses invraisemblables sursauts héroïques, et son grand mourir final fleuri d'interminables soubresauts, hoquets et agrippements — tout cela excédant de loin tout ce qu'on aurait jamais pu voir à la télévision —, après un moment d'hésitation, comme pour se demander si ce n'était pas une blague, soudain rire général, rire sain, rire de consommateur averti retrouvant son assiette.

Et ainsi, un chevalier couvert de sang, échevelé, spectral, lardé de vingt flèches mais toujours obstiné à donner sa vie — un samouraï amputé, taillé, aveuglé, brûlé, mais encore un vivant rempart pour son roi —, ce preux fit éclater dans la salle de cinéma, comme une cloque de pus récriminateur, une gaieté bien solide. Veulent-elles rire, nos foules! Pour elles à leurs loisirs l'angoisse est sans usage, sans beauté, sans mémoire, selon une chimie inverse de celle qu'excitait la tragédie, ébriété qui élevait l'âme sans la divertir. Quant à moi, quel bonheur, la tragédie peut me faire pleurer; il n'y a même qu'elle aujourd'hui qui le puisse toujours (de ces larmes sans cœur qu'un ami appelait «d'angoisse devant la splendeur»), parce qu'au lieu de me faire penser aux autres, aux gens, elle me fait penser au monde, à cet objet tout en intensités devant ma vie, autour de ma vie, et qui me contient moi-même avec ma vie dans un ensemble inexplicable.

Nos foules ne sont plus nos peuples! Elles ne chantent plus leurs légendes invraisemblables des vieilles guerres. Les grandes oeuvres des époques dont tous les gens sont morts, on en parle comme de curiosités dépassées de la mémoire. On rit même dans nos salles de la douleur pâmée du muet, des sentiments fleuris d'avant-guerre, du pathos des Japonais dans l'angoisse de leurs années cinquante, on rira peut-être bientôt, quand elles nous seront plus étrangères que des mortes, des inflexions particulières avec lesquelles nos mères nous jouaient des scènes tendres. Égaré dans un public qui rit des formes anciennes, je me sens appelé au secours, je m'affole, je



voudrais me faire le chevalier de ces grandes belles choses souveraines auxquelles je vois qu'on a prêté de l'arrogance pour se justifier de les haïr.

Bien avant *Ran*, quelque vingt ans plus tôt, j'étais encore au collège, une troupe française était venue jouer *Partage de midi*. Dès le début, et davantage aux passages les plus beaux, la salle rit. On s'étouffait de rire, on se prêtait des mouchoirs. Comme si les répliques n'étaient pas venues de comédiens disant sur une scène le texte de Claudel, mais de gens rencontrés dans la rue ou chez le dépanneur, et qui se seraient exprimés comme ça, avec d'obscures inversions et un accent théâtral, pour se faire remarquer dans le quartier — en somme des gens qui se seraient pris pour d'autres et qu'il faisait bon remettre à leur place. J'aurais voulu courir à travers la salle sur les dossiers des sièges et supplier qu'on se taise, prévenir le mépris ou le découragement des comédiens, réparer le sacré entre la salle et la scène. Dernier refuge de la tragédie humiliée, j'étais prêt à m'offrir en échange... Pourtant, je n'étais pas un adolescent moins provincial que les autres, peut-être même plus, à l'ancienne, puisque je n'aurais pas osé, devant ce que pouvaient avoir d'incompréhensible pour moi certaines scènes de Claudel, m'en venger par le rire. Mais je croyais tellement à la supériorité de ce qui était comme descendu du ciel jusqu'à nous, que j'apercevais au-delà toute une région très sélecte de sexe finement austère; je désespérais d'y atteindre jamais, et pourtant je ne la voyais pas vraiment. Pour épouser la sublimité tragique, je concevais une somptueuse ascèse, une sorte de perversion lentement apprise, après la conversion réservée aux élus. Je savais que j'allais devoir rompre — et j'y consentais amoureuxment — avec ce que j'avais été, et avec tout ce qu'on s'était laissé devenir chez mes parents et dans ma famille depuis quinze générations américaines. Je cherchais comme un endroit où me mettre à genoux, pour qu'on m'adoube.

Ran, d'Akira Kurosawa.



Dans cette salle cependant ma détresse solitaire, sans scène ni spectateur, sans le peuple et l'armée, n'offrait elle-même rien de tragique sous l'oeil de Dieu. Rien qui pût rédimier la tragédie. Au lieu de courir et de déchirer mes vêtements en hurlant aux gens de se taire, j'étais donc finalement resté dans mon fauteuil, paralysé, et je m'étais mis à penser. Ivresse froide, ruisselante, étranglée — glauque ivresse de fin du monde: à quelle époque misérablement profane étais-je donc apparu sur cette terre? Tout ce qu'il y avait de plus beau allait-il devoir s'humilier, demander pardon d'exister et disparaître? Pris de vertige, je me crus alors transporté sur un sommet glacé, dominant les époques et les mondes, où je reçus de Dieu une révélation funeste, une vision comme de l'aventure humaine en son ensemble. Et je l'épousai, car cette vision, mauvaise nouvelle dont je m'étais longtemps douté, me contentait. J'avais auparavant voulu devenir prêtre, puis tragédien. Malgré moi, je serais donc philosophe et prophète... Tant pis, adieu à la vie! Détaché de la foule soudain limpide, je ne me sentais plus rien pour les gens. Je ne serais plus aimable, je ne serais même plus méchant. Je prenais position... quelque part... au-delà des sentiments affectueux ou hostiles, et me reconnaissais fraternellement, par exemple, dans la course des planètes ou la pulsation des marées — mais sans cesser de souffrir à cause de tout ce qui était en train de mourir dans notre temps. Étrange en effet, en dépit de mon entier dépouillement des sentiments humains, je n'avais pas cessé de vouloir porter secours aux humains, avec un abominable goût de Terreur, comme lorsque nous sentons la nécessité impérieuse de la Révolution armée, et que Dieu nous a octroyé le droit de devenir injuste pour la faire triompher. Je songeai à me faire maoïste. S'il eût alors fallu commettre des actions sans-coeur, atroces même, je n'aurais pas hésité. Hélas!, pas une bombe, pas un assassinat qui eût la beauté de la tragédie! D'ailleurs, adieu au théâtre! avec des fous comme nous et nos amis dans le monde, la révolution elle-même devait bientôt disparaître, et comme la tragédie cesser de faire partie des choses que l'on peut comprendre pour devenir le nom d'une scène morte, d'un pays sans repère livré à toutes les confusions.

jean larose